

Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements

Réal Ouellet and Claude Rigault

Volume 10, Number 1-2, avril-août 1977

Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500428ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500428ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, R. & Rigault, C. (1977). Sur la Nouvelle-France : documents et questionnements. *Études littéraires*, 10(1-2), 9–18.
<https://doi.org/10.7202/500428ar>

SUR LA NOUVELLE-FRANCE

documents et questionnements

réal ouellet
claire rigault

Longtemps la proie des seuls historiens, témoignages précieux mais aléatoires de la colonisation française en Amérique du Nord, les écrits et documents sur la Nouvelle-France, de Cartier à Bougainville, réservent encore quelques surprises, pour ne pas dire quelques secrets. . . Histoires, descriptions, voyages, gravures, souvent bardés de références et d'attestations péremptoires, c'est tout cet attirail minutieusement inventorié et décrit ou récupéré de seconde main qui sera partiellement questionné ici. Nous n'avons pas voulu dresser un bilan mais ouvrir ou élargir quelques pistes. L'on ne sera donc pas étonné si les présentateurs de cet ensemble d'études fort diverses aboutissent eux-mêmes sur un terrain qu'ils n'avaient pas prévu au départ.

Ainsi, certains discours, apparemment objectivés et catégorisés, comme celui de M. Sarrazin sur les plantes du Canada, révèlent à l'examen l'« histoire » qui les relativise. L'effort de systématisation du savoir botanique ne va pas sans une certaine perte de l'information globale, exhaustive, inséparable de la présence, avouée ici, de l'observateur (« Je crois », « Je n'ay pas bien vû ») imposant son temps propre donc sa limite (« Je n'ay pas bien vû la figure, parce que je ne l'ay vûe que verte »). Savoir relativisé donc, ou sujet à caution, quand le discours de l'observateur rejette ou s'annexe le savoir antérieur d'une quelconque « voix publique » (« à ce que l'on prétend. . . »), mais paradoxalement projeté hors du temps de l'auteur, au-delà de la seule observation visuelle (les formes, les couleurs. . .), tactile (la rudesse, la dureté, le moelleux. . .) ou olfactive. Recherche qui dépasse l'instant et inscrit une *durée* par l'observation tout aussi précise de données changeantes : la croissance des plantes (mutation des formes, des couleurs, apparition des fleurs, des fruits,

etc.) peut aussi bien inclure leur métamorphose en autre chose : le sucre ; ou un remède : physique (contre les « vieux ulcères », les tumeurs) ou moral (« la racine est un poison très présent dont les Sauvages se servent quand ils ne peuvent survivre à leurs chagrins »). Dépassé aussi le pointillisme de l'observation des sujets répertoriés, par tout ce que celle-ci suppose de parcours, de déplacements à travers les lieux et les saisons, pour en arriver à évaluer la qualité des terres, mesurer, regrouper et classer le visible en familles ou espèces. « Relation » peut-être d'un certain « voyage » qui ne livre de lui-même que le produit organisé, maîtrisé. Ce qui n'empêche pas parfois de dramatiser l'information par un micro-récit précédant toute donnée descriptive immobilisatrice pour mettre en scène des personnages en situation : anonymement dans le cas de l'*Acer Platanoides* (« Les Américains du Nord... »), fortement individualisés à l'article 212 sur l'*Angelica Canadensis* (« le mois dernier, un bon laboureur... en mangea... il mourut en une heure et demie »).

Les cartes de la Nouvelle-France, pour qui s'arrête à les lire avec attention, tiennent aussi un étrange discours. Bien loin d'être la seule représentation graphique de la surface d'une *terra incognita*, elles racontent l'histoire en mouvement d'un espace peuplé de rêves, d'événements, de terres, de cours d'eau, d'arbres, d'animaux et d'hommes. La carte ancienne est en effet « relationnelle », en ce sens qu'elle est liée à l'événement, à l'agir d'un individu ou d'un groupe à une époque donnée, et non pas, comme la carte moderne, « catégorielle », qui standardise, quantifie, classe les données d'après un code strict, quasi immuable.

Sur la carte de la Nouvelle-France, les notations les plus diverses sont disposées autour ou au long de la grande étendue d'eau — « fleuve de St.Laurens », « lac de Buade », « Baye du Nord »... Les éléments icôniques les plus imprévus voisinent avec les notations propres aux cartes actuelles : figures de bateaux, de poissons, d'arbres, d'animaux, de bâtiments, d'élévations de terrains, de bancs de sable ou de cours d'eau, portraits, lettres dédicatoires, scènes de la vie indienne ou missionnaire insérées en miniature dans un cartouche ou reproduites dans une large portion

de l'espace gravé, telle la représentation du martyr de Pères jésuites sur la carte attribuée au P. Bressani (1657); comme les autres gravures, la carte pousse à leur point de dramatisation extrême les renseignements géographiques, les données ethnographiques et les événements à communiquer.

Beaucoup plus qu'un point de convergence sur une étroite bande de papier de tout le savoir géographique accumulé, la carte est donc chargée d'histoire(s). Même lorsqu'elle n'est (comme celle dressée par Bernou en 1676) qu'un simple tracé, la carte entraîne son décrypteur vers un au-delà du schéma graphique où se situe l'aventure à venir : la découverte de la fabuleuse « Mer Vermeille », le nouveau carrefour de traite, le vaste territoire ouvert à l'évangélisation. Elle devient donc foyer d'un mouvement centrifuge vers un ailleurs spatial dont on ne connaît pas les limites.

De cet ensemble sémiologique très riche que représente la carte, Ch. Morissonneau choisit d'étudier les toponymes, en marquant à quel point l'acte de dénomination est mise en relation d'un vu et d'un vécu : elle est fonction du type d'exploration poursuivie, maritime ou terrestre, imposant une sélection des réalités à mettre au jour : aucun nom de lac chez Cartier explorateur « maritime ». La dénomination est surtout fonction de l'histoire à faire ou à célébrer. Alors que les hagionymes placent l'histoire sous la dépendance de forces surnaturelles et que les toponymes commémoratifs manifestent une volonté d'ancrer l'histoire dans un lieu, les très nombreux toponymes descriptifs touchant la faune, la flore, les accidents de terrains, les ethnies, constituent le champ privilégié où viendront s'inscrire les gestes historiques futurs. D'autres toponymes, qu'on serait tenté de qualifier de « subjectifs » en ce qu'ils signalent un danger (le port de Mal-lebarre), tentent aussi de prévenir l'histoire. On comprend dès lors que l'acte toponymique de Cartier et de Champlain, loin de produire un pur signe locatif, désémantisé, génère un ensemble d'objets verbaux polysémiques et hautement référentiels.

Traitant la carte comme « premier document scientifique à rendre compte du Canada », C. Heidenreich en propose un mode de lecture dont il souligne la complexité. Inévitablement composite, la carte implique une diversité de

sources de renseignements et d'interventions pour voir le jour et surtout pour être diffusée. La compilation des données, le tracé de la carte puis sa gravure laissent des marques dont le décryptage pose quelques pièges. D'une part, les renseignements tirés de croquis, de descriptions et de récits oraux ou écrits d'explorateurs et d'Indiens s'ajoutant aux compilations antérieures, et aux représentations graphiques déjà produites, d'autre part, l'emploi de symboles libres, l'imprécision des longitudes (le chronomètre ne sera inventé qu'en 1759), la position approximative du Nord géographique déduit du Nord magnétique fourni par la boussole, l'utilisation dans une même carte de diverses unités de mesure (chez Champlain, par exemple), la copie de sections empruntées à des cartes antérieures à échelle différente risquent de créer des distorsions assez considérables, si bien que le savoir cumulatif consigné dans la représentation graphique finale ne se livre pas d'emblée. L'hétérogénéité des sources de renseignements et leur transcription amènent donc l'auteur (le compilateur des renseignements, mais aussi l'auteur du tracé et, dans une moindre mesure, le graveur) à sélectionner et hiérarchiser les données à transmettre en fonction d'un projet qui varie d'une carte à l'autre : Bernou corrige Franquelin en 1676 pour ajouter au crédit de La Salle; sur la carte accompagnant la *Description de la Louisiane* de Hennepin (1683) un point minuscule, à l'échelle du territoire représenté occupe plus d'un cm² et est encore grossi par les mots suivants : « Armes du Roy telle qu'elles sont gravées sur l'escorce d'un chesne à l'endroit marqué A ».

Cartes, gravures, histoires et catalogues de plantes, toutes entreprises se voulant scientifiques, mais ne pouvant masquer le discours qui les oriente ni la tension constante que génère le récit du projet colonisateur. Pas de science innocente ici, ni de dialogue possible entre deux mondes : seulement imposition de la loi de l'un à l'autre, seulement mise en mots et en images d'un savoir qui hésite à s'affirmer; piétinement de la communication qui ne parvient pas à s'instaurer entre le Sauvage et l'Européen, même si le parallèle entre les deux est banal à l'époque.

W. N. Fenton souligne à satiété l'importance quantitative de la démarche cognitive comparative, avant, pendant et autour

de Lafitau, dont le mérite consisterait essentiellement dans la rigueur et le découpage d'unités remarquables et comparables, comme aussi dans l'audace « candide » qui le conduit, lui, de la Compagnie de Jésus, à la suite d'ailleurs de plusieurs de ses confrères, auteurs de *Relations* de la Nouvelle-France, à voguer continuellement aux marges de l'orthodoxie du dogme et du catéchisme romain.

Démarche cognitive dont la vertu apologétique, à peine dissimulée, se traduit de façon parfois inattendue pour un lecteur « naïf » du 20^e siècle. François-Marc Gagnon, dans son analyse des gravures accompagnant le texte de Champlain, insiste avec raison sur un type d'impérialisme d'ordre certainement plus encore culturel que matériel : l'Art de la guerre. Négation de tout mérite à la guérilla indigène, réputée indigne par l'autorité culturelle européenne, fondée sur la vertu d'un art militaire organisé, hiérarchisé, c'est-à-dire raisonné¹ — un art et non un jeu, quel que puisse en être l'enjeu; glorification du conquistador face au guérillero, pourtant longtemps victorieux dans les faits.

Réifiées par le pouvoir militaire dès qu'il le peut et maintenues telles par des « lieu-tenants » du Roy, réifiées par les missionnaires dans les rapports annuels à leurs provinciaux, par les cartographes, les graveurs et, bien sûr, les cosmographes royaux (comme Thévet), les terres neuves deviennent terres figées dès qu'elles sont touchées par ou de par la main royale; terres fixées dans l'immobilisme du droit divin.

Terres désignées, c'est-à-dire marquées au sceau royal; mais aussi, et en dépit de tout pouvoir, au nom de celui (Thévet, Roberval, Hennepin ou Lahontan) dont la mobilité réelle (découvreur, missionnaire ou laïc) ou la mobilité fictive (savant, narrateur de relation de voyage), par les deux à la fois le plus souvent et même, à l'occasion, par personne interposée (Ile de Roberval chez Thévet), autorise l'implantation de « bornes » dans un espace qu'on tente de délimiter.

¹ On assistera, plus tard, à une sorte de « récupération » de la guerre sauvage chez Lahontan qui dresse aussi un petit « guide du parfait découvreur » (Lettre XVI).

De là, une tension constante, dans les textes relatifs à la Nouvelle-France, entre la scientificité et le pouvoir immobilisateurs et la fuite d'un objet qui ne connaît, à l'Ouest, de terme que par la grâce de découvreurs dont le mouvement continuuel rencontre la mobilité vitale de l'Amérindien et, par lui, de chaînon en chaînon, sur la foi d'observations et de témoignages oraux, exorcisent le vide des *terres inconnues*.

De là, les continuels renvois métaphoriques qui autorisent Thévet à la transgression sémantique, narrative et picturale, du pouvoir de la connaissance au pouvoir politique, qui autorisent encore Hennepin à donner préséance au culte royal (celui de Louis) sur le culte divin.

L'entreprise de Lahontan s'inscrit dans ce creux de la liberté unique du hobereau, seigneur chasseur et guerrier, maître sur ses terres, comme celle de Hennepin ou d'autres missionnaires dans celle des envoyés de Dieu; liberté de celui dont la science théologique ou politique et la connaissance des hommes permet de les conduire, en groupe suffisant à leur survie, à la découverte des terres, mais aussi d'hommes nouveaux²; liberté encore de celui dont la science mathématique et graphique permet par et grâce à la vertu de l'artisanat créateur (vanté par Thévet, entre autres) de générer des mondes nouveaux pour les seuls spectateurs qui comptent réellement, ceux de la société des Cours et des académies européennes. Ceux dont l'autre versant se bâtit, comme la prospérité bourgeoise et aventurière, sur plans et organigrammes, dans le but avoué de transformer une terre ingrate dont il faut convenir, de gré ou de force, qu'elle n'est pas le Pérou; même si l'on tente de l'y assimiler par la transgression graphique (comme Thévet qui peut faire voguer une île des côtes de la Nouvelle-France à celles du Brésil) ou par la transgression de l'objectif de l'expédition de découverte (comme Lahontan qui, dans l'épisode de la Rivière Longue de ses *Nouveaux Voyages*, s'enquiert surtout auprès des autochtones de l'Espagnol, le Conquistador par excellence).

Que cette terre fuyante se fixe en source de richesse palliative pour les monarques et en levier de puissance contre les nations rivales; que cette terre hétérogène se livre assez

² Même si Hennepin semble privilégier les terres dans son message « publicitaire ».

pour devenir instrument d'investigation dans la quête poursuivie par l'Européen sur lui-même, sa lignée, son empire, son lieu : un lieu où l'autre pourra être enfin apprivoisé en étrange et en exotique ou même, au besoin, permettra de conquérir la gloire dans la vision béatifique.

Qu'elle se livre assez, cette Nouvelle-France, par le truchement d'informateurs de toutes sortes, dont le dernier maillon sera le « découvreur » — Cartier, La Salle, Lahontan ou Sarrazin, qu'importe —, dont il sera bon de ne pas trop « gommer » la présence afin que la science soit maintenue suffisamment proche ses sources directes de (« j'ai vu », « j'ai entendu », « on dit que »), suffisamment gommée, toutefois, pour que la connaissance demeure éloignée d'un éventuel « ensauvagement », que ne saurait souffrir le pouvoir monarchique; car le Sauvage avec sa terre reste, malgré tous les discours, toutes les gravures, toutes les cartes et tous les sermons, celui qui dit « non », celui qui s'érige en homme libre, dans un mouvement (la fuite) incompatible avec l'image que projette de la liberté la culture euro-péocentrique — symbolique Statue de la Liberté ! D'où le sens de la quatrième gravure analysée par Fr.-M. Gagnon où, seuls, les assaillants (français et sauvages amis) sont figurés; point n'est besoin de mentionner l'Autre : le fort encerclé est vide d'habitants.

L'éviction du découvreur « impur » qui a pu se complaire dans un rôle où, loin de tous, il était effectivement roi ou qui a trop goûté de la liberté indigène ou qui tout simplement encore s'est compromis par la pratique scientifique « sur le terrain » est assez constante. On suit avec Fr. Lestringant la coulée de plus en plus pleine de Thévet qui s'investit dans les figures des siens « amys défunts », Cartier et Roberval, au point de les supplanter. On surprend le destinataire des fiches de l'honnête, scrupuleux et modeste savant botaniste et chirurgien Sarrazin, dans son entreprise corrective : « M. Sarrazin a confondu cette plante avec celle du no. 4 ann. 1705 »; sa propre plume, comme celle de certains cartographes, possède l'infailibilité du cumul des savoirs, à distance du sensible.

Que la communication du message émis par les terres neuves revête une forme directement icônique (cartes ou

gravures et les deux à la fois le plus souvent) ou se fonde au moyen du langage articulé dans un texte (récit oral, relation écrite, relevés botaniques, zoologiques, etc.), que le caractère du message lui-même soit scientifique ou non, ne change rien au problème. Fr.-M. Gagnon relève certains emprunts du graveur de Champlain à Théodore de Bry et remarque, comme Fr. Lestringant à propos de Thévet, l'inversion de certaines gravures; erreur volontaire ou non, conséquence ou non du procédé matériel lui-même, le fait reste que dans les deux cas, comme on s'en persuadera plus loin, le résultat de la lecture en miroir sert admirablement le discours. Fr.-M. Gagnon va même jusqu'à penser que, dans ses écarts par rapport au texte qu'elle est chargée d'illustrer, la gravure présente de manière beaucoup plus percutante une signification parfois voilée par la narration. La représentation graphique irait plus loin que la relation écrite, comme en atteste aussi C. Heindenreich, malgré le recours de cette dernière au langage métaphorique³.

L'éviction du témoin gênant, dont la seule hypostase attestative suffirait, se retrouve chez Lahontan, dans la fable comme dans le discours. Le protagoniste est renvoyé en France, porteur d'un plan original d'établissement pour la colonie; de passage à Plaisance (partie française de Terre-Neuve), il a l'occasion, grâce à la pratique de la guérilla exécutée avec une bande de matelots basques, mais aussi grâce au hasard heureux qui se sert de l'indiscipline et de la hâte toutes sauvages⁴ de ses hommes, de défaire momentanément l'île de ses assaillants anglais. Ses adversaires mêmes lui attribuent l'honneur de la victoire qu'ils publient sous son nom : il leur faut un héros. L'art militaire, comme le voulait Champlain, est fonction d'un chef par qui le fait d'armes entre dans l'histoire. Comme celle de Champlain encore, l'attention de Lahontan se focalise sur des exemples nombreux d'opposition entre les tactiques militaires européennes et sauvages; comme lui aussi, il fait de l'art de la guerre un des symboles de deux cultures radicalement

³ Cf. en particulier les articles de Fr. Lestringant sur Thévet et de H. Vachon sur Hennepin.

⁴ Même situation dans une gravure commentée par Fr.-M. Gagnon, où la hâte et l'indiscipline sont le fait des sauvages, amis de Champlain.

hétérogènes et il y inscrit le signe de l'impossible; seuls les affects seront le plus souvent inversés.

Quoi qu'il en soit, la lieutenance de Terre-Neuve est accordée à Lahontan; que celui-ci s'en réjouisse ou non, que sa quête de pouvoir et d'argent s'en satisfasse est une autre affaire⁵. Il reste que cet événement devient exemplaire de l'impossible dialogue entre celui qui parle la langue des Sauvages et les civilisés de la métropole. Terre-Neuve, terre promise aux yeux de la société française, puisque érigée en *lieu* où le héros est *tenant*, représentant du Roy guerrier et vainqueur; terre menteuse, toutefois, puisque donnée par la grâce de la « récupération » européenne de la figure guerrière de la culture amérindienne. Terre figée enfin, parce que désignée au protagoniste par le pouvoir politique métropolitain, contre son choix d'une vie participant du mouvement sauvage.

Seul, peut-être, Lafitau peut-il dominer cette mouvance de l'objet de connaissance, dans la mesure où il le confronte à une autre mouvance, trait pour trait, élément pour élément; seulement alors, cet objet aura-t-il conquis le droit à la dignité de la reconnaissance scientifique.

Toutefois, cette fixation ne saurait que devenir créatrice d'une tension nouvelle : le discours de Lafitau remet en cause, bien malgré lui sans doute, les bases mêmes de la culture et de la gloire européennes, assises désormais sur des origines sauvages.

Tout se passe comme si, même et jusqu'à Lafitau compris, les détours et les traquenards de l'écriture se constituaient en reproduction de la tactique guerrière sauvage.

Il pourra sembler curieux que la plupart des articles qu'on lira ici et qui émanent de différents lieux de connaissance de l'objet — Nouvelle-France ne peuvent éviter, s'attachent même, à la situation de locution du sujet parlant, écrivant ou dessinant. Comme si, d'eux-mêmes, textes, cartes ou gravures imposaient une série d'interrogations sur le comment de la connaissance de l'Autre et sur son innocence. Devant ces questions, on dirait que le locuteur ne cesse de fuir ou de

⁵ Cf. article d'A. Côté-Lachapelle.

se dissimuler, qu'il s'appelle Thévet, Champlain ou Hennepin, ou encore qu'il recoure, comme Lahontan, à la pratique subversive de l'érection, devant tout objet posé en dogme, de son anticorps. Chez lui, on verra les Sauvages, comme les Européens, se livrer à la reconnaissance ethnographique (suivant la même grille d'enquête sur le terrain qui conduira, incidemment, le Français à commettre l'erreur impardonna-ble de prendre un Sauvage. . . pour un Espagnol !⁶).

Sans s'avancer toujours aussi loin dans la voie de la distan-ciation, nombreux sont les textes du *corpus* concernant la Nouvelle-France qui, lors même que le narrateur est autodiégétique, lors même qu'il recourt sans répit à la fonc-tion d'attestation, paraissent s'attacher moins aux évènements qu'ils rapportent, qu'à l'écriture qui les fonde, dans son acte d'énonciation et dans son interrogation d'un objet dont elle sait que d'autres discours, tenus par d'autres « elle-même », ont déjà tenté de rendre compte. Dans l'espace de la « naïve mauvaise foi » des balbutiements d'un discours ethnologique à couvert scientifique — apologie européocentrique (Champlain) et philosophico-théologique triomphante ou hargneuse (Hennepin, Lahontan, Lafitau); dans les marges de méthodiques rapports ethnico-géographiques voire cosmographiques — défis d'un pouvoir réel ou fictif (coin déjà enfoncé par le triangle de Thévet⁷), enjeu d'un éventuel pouvoir économique, ne découvrirait-on pas une science qui, dans l'acte et la durée mêmes de sa naissance, se constituerait en objet de sa propre interrogation ? Au pays de l'ethnologie, comme en Nouvelle-France, rien n'aurait-il changé ?

Université Laval

Université du Québec

⁶ *Nouveaux Voyages*, Lettre XVI.

⁷ Cf. article de Fr. Lestringant.